

## Intervention



# Le pape et le pouvoir

Paul Warren

Numéro 12, juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warren, P. (1981). Le pape et le pouvoir. *Intervention*, (12), 43–43.

## LE PAPE ET LE POUVOIR

L'attentat contre le pape a suscité par le monde un sentiment de «stupéfaction» et d'«horreur». Les média, toujours à l'affût du sensationnalisme et du vedettariat, se sont donné la main pour renforcer, pour faire naître dans bien des cas, l'émotion et la stupeur. En collant bout-à-bout les déclarations-slogans, graves et empesées, des chefs politiques et religieux du monde occidental, la télévision, la radio et la presse écrite viennent, encore un coup, de faire la preuve qu'elles servent, purement et simplement, de canaux de transmission au Pouvoir en place.

Par un étrange phénomène de mimétisme qui sous-tend la vedettarisation et qui surdétermine le «qui se ressemblent s'assemblent», lorsqu'un membre du star-system est propulsé providentiellement au zénith de la gloire par la ferveur populaire, instinctivement, les autres membres du système s'agglutinent autour de lui pour bénéficier de sa lumière et redorer leur blason.

«Il faut du courage pour être chef d'État de nos jours». Cette petite phrase qui circule dans le peuple, il est important qu'elle s'incruste dans les esprits de plus en plus profondément. Cela fait le jeu du Pouvoir. Et la théorie que véhiculent les média, selon laquelle l'attentat contre le pape ne serait pas un acte isolé mais ferait partie d'un «complot international», permet la cohésion des vedettes du star-system; en tout cas, elle sert aux leaders de stratégie pour se vedettariser.

Ce qui se passe, alors, c'est que le public, impressionné par les risques que prennent leurs leaders pour gouverner, développe envers eux une sympathie et une admiration qui, pernicieusement, occultent la réalité de leur politique. Reagan, devenu héros-victime, peut beaucoup plus facilement qu'auparavant réaliser son programme réactionnaire: les citoyens ont baissé leur garde; Jean-Paul II, pape et «martyre», peut, avec un pouvoir accru, faire triompher sa doctrine théologique rétrograde: les larmes qui voilent les yeux des fidèles font écran à la réalité. Et les évêques vieillissant de l'Église sortent de l'ombre, tout ornement dehors, saisissant au vol la chance providentielle à eux dévolue de ré-installer dans l'âme de leur peuple le vieil univers mythique.

Cette recrudescence de sympathie pour les stars en place entraîne dans son sillage une antipathie accrue pour la violence. Tous les leaders politiques et religieux que les média ne sont empressés d'interviewer sur l'attentat de Rome ont condamné — en des phrases vagues et globalisantes — l'exacerbation de la violence dans le monde. Ce qui peut se passer, si les journalistes politiques abandonnent au star-system le soin d'interpréter à son profit l'événement, c'est que s'insinue dans le public cette idée que les actes criminels, perpétrés par des déséquilibres, ne sont que le résultat paroxysmique et irrémédiable des mouvements de contestation et de révolte pourtant légitimes qui se manifestent de par le monde. Dès lors, pourraient s'installer dans nos sociétés un désintéressement croissant, sinon une condamnation silencieuse ou clairement manifestée, pour la violence à laquelle sont accusées certaines minorités matraquées dans divers points chauds du globe. Ce qui rendrait éminemment valables quelques-unes des intuitions de Bertram Gross, dans son livre majeur, **Friendly Fascism**.

Paul Warren